

Assistant médical de 1945 à 1948, au lycée de garçons de Rennes

Une fois libéré de mon engagement dans l'armée, je rentrais, en 1945, en troisième année de médecine à Rennes, ce qui me faisait encore un minimum de quatre ans à assurer, et je me demandais, étant complètement sans ressources, comment j'allais y arriver. J'eus alors la chance d'être recruté, au début de l'année scolaire 1945/1946, pour occuper à l'infirmerie du lycée le premier poste d'assistant médical créé en France. Pour assurer cette fonction sous l'autorité du Docteur Leroy, médecin titulaire de cet établissement, j'étais logé et nourri et vivais avec les maîtres d'internat ; ils étaient payés, moi non, mais je me contentais de cette situation, sachant alors que je pourrai terminer mes études de médecine.

Ce lycée je l'avais vu brûler, lors de l'occupation et je me rappelle bien avoir vu des soldats allemands couper les conduites d'eau en toile, placées par les Pompiers sur l'avenue Janvier, face à la façade principale.

Il y avait à l'époque, un nombre important d'élèves en internat et, heureusement, il n'y a pas eu de graves problèmes médicaux, en dehors des maladies infectieuses courantes et du dépistage des tire-au-flanc. J'ai cependant été utile dans un certain nombre de cas plus conséquents, du type appendicite aiguë, sutures de plaies, crises d'épilepsie, fractures sans gravité ou troubles psychiatriques accompagnés parfois d'agressivité, entre autres. Je suis resté trois ans dans cette fonction, sous la direction de Monsieur Fabre qui était le Proviseur de ce lycée et je m'en suis bien trouvé.

Je me rappelle de quelques faits marquants, dont certains nous avaient réjouis.

C'est ainsi qu'un maître d'internat, âgé de trente-cinq ans, récemment revenu de captivité, qui avant la guerre était professeur d'allemand, avait décidé de s'inscrire en médecine. C'était un grand gaillard qui était très sévère. Aussi lui avait-on donné les études et le dortoir des élèves de la classe de philo et je vous garantis, qu'avec lui, tout le monde « marchait droit ». Un jour, le Censeur lui a demandé de remplacer au pied levé, le maître de la classe de onzième qui n'avait pu se présenter pour assurer ses cours. Eh bien ! Il a essayé sans y réussir le moins du monde, de faire face à un énorme chahut de ces bambins. Au point qu'à un moment, un petit élève est venu le tirer par la manche en lui disant : « Monsieur, vous ne pouvez pas les faire taire, car cela a l'air d'être intéressant ce que vous dites, mais on ne peut même pas vous entendre. »

En raison de la pénurie de locaux, à la suite des bombardements de la ville et du manque d'effectifs de professeurs dans certaines disciplines, plusieurs élèves-filles du lycée Martenot venaient prendre quelques cours en commun avec les élèves garçons de notre lycée. Cela donnait, bien sûr, lieu à des amourettes et à des échanges de correspondance, sauf pour quelques-uns qui étaient restés trop timides pour se lancer dans cette aventure. Un des maîtres d'internat avait remarqué un élève de cette catégorie qui rougissait vivement dès qu'une jeune fille lui adressait la parole et qui était très réservé. Cependant, il s'est fait prendre avec une lettre enflammée, adressée à une jeune fille imaginaire, qu'il paraît, bien sûr, de toutes les qualités possibles, et cela seulement pour ne pas être en reste vis-à-vis de ses camarades.

Je respectais alors, scrupuleusement, les durées d'éviction et de contagiosité en cours à l'époque. Pour la scarlatine par exemple, on comptait vingt jours sans manger ou presque, trente jours sans se lever et quarante jours sans sortir. Je me souviens d'un élève que nous avions gardé, isolé, en raison de l'absence de sa famille. Il en était au 39^e jour de sa maladie. Avec l'accord du Docteur Leroy, je l'ai autorisé à se rendre chez lui. Il a alors communiqué sa scarlatine à trois membres de sa famille qui ne se sont pas privés de l'agonir de sottises.

J'allais le soir, une fois par semaine, à des cours d'internat. Mais, quand je rentrais, le lycée était fermé. Je passais alors par-dessus la grille, en faisant attention de ne pas être vu et après avoir bien regardé surtout si des agents de police ne passaient pas par là, car je n'aurais pas voulu finir le reste de la nuit au poste.



C.A.T.

J'invitais, de temps en temps, des amis à venir faire un bridge dans ma chambre, parmi eux Guy Dumas qui était professeur d'italien dans ce lycée, (avant d'être nommé à la Faculté des Lettres de Rennes où une salle porte son nom), ou encore Edouard Aubry, qui est devenu, plus tard, un délégué très actif des parents d'élèves de cet établissement.

Ils venaient volontiers à ce qu'ils appelaient « les bons jours du lycée de garçons », car, parfois, je les régalais en leur offrant du vrai café que je pouvais faire en gardant précieusement les quelques grains qui étaient placés à la partie supérieure des paquets de cette mauvaise poudre d'ersatz que l'on nous attribuait encore pendant cette période d'après guerre où l'on avait toujours des cartes de rationnement !



Cl. : J.N.C

Vertigineux, non ?

Les maîtres d'internat en fonction dans de petites villes de Bretagne venaient de temps en temps à Rennes pour des cours de mise à niveau avec les autres étudiants de leur discipline. Ils venaient pour deux ou trois jours de suite et ils couchaient dans les lits de maîtres d'internat qui surveillaient les dortoirs, à tour de rôle. On les appelait « les coucous ». Certains profitaient de leur passage à Rennes pour faire la noce et parfois buvaient plus que de raison. Cela a donné, de temps en temps, des quiproquos curieux, quand ils faisaient des excentricités ou voulaient continuer à exercer leur autorité sur les élèves rennais qui se moquaient d'eux, en raison de leurs propos décousus.

Il m'est même arrivé d'aller en récupérer un, qui avait pourtant du mal à tenir debout, dans les gouttières du bâtiment surplombant l'entrée de service des denrées pour la cuisine qui avait une bonne hauteur ! Ce n'était pas une tâche aisée : j'ai été content d'avoir pu la mener à bien, comme je l'ai été lorsque j'ai réussi, une autre fois, à décider un élève somnambule à renoncer à enjamber la fenêtre.

Cette période, où l'insouciance de la jeunesse nous permettait de nous adapter aux difficultés de l'immédiat après guerre, m'a laissé un bon souvenir et j'ai eu du plaisir à retrouver ensuite, comme amis, plusieurs de ceux avec qui j'ai passé ces trois années de vie d'étudiant, qui présentait alors souvent bien du charme.

Docteur Jean FENARD

Le Monde
à vos pieds

BESSEC
CHAUSSEUR

AVIMAGES

Vos Films sur DVD

Réalisation Vidéo - Multimédia
Transfert K7 et films Super8
Duplication DVD
Travaux vidéos

17, boulevard du Colombier - 35000 Rennes
02 23 30 30 31 - avimages@cegetel.net